

II

Les poils et les plumes sont une même chose : c'est une dépendance de la membrane épidermique qui revêt la peau.— Les paralytiques, pour la plupart, deviennent peu susceptibles d'attention ; leur mémoire s'affaiblit ou s'oblitére presque entièrement.—Une pensée qui demande un développement d'une certaine étendue est ce qu'on appelle un paragraphe ; plusieurs paragraphes forment un chapitre ; plusieurs chapitres font un livre ; plusieurs livres, un traité.—La vérité naïve des apologues de Phèdre et de La Fontaine fait pour tous les esprits le plus grand charme de leurs peintures.—On trouve le graphite dans les terrains de transition les plus anciens.—Le moineau, la perdrix, la poule, le pigeon sont granivores.—Le péricarde est composé de deux membranes dont l'extérieure est fibreuse, et l'intérieure séreuse ; il facilite les mouvements du cœur au moyen d'une quantité plus ou moins grande de sérosité qu'il renferme.—Les prolégomènes d'une science sont toutes les notions nécessaires pour la comprendre en elle-même, dans l'histoire de ses développements, et dans ses rapports avec les autres sciences.— Le sot est automate, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité.—Il est certaines vérités morales qu'on peut regarder comme des axiomes indémontrables, à cause de leur clarté même.

III

LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ.

Par la *pensée*, l'âme s'élève à ce qu'il y a de plus grand, à la plus haute idée que l'on puisse concevoir, celle d'un être supérieur à la nature et à l'esprit, au monde physique et au monde moral, cause unique et ineffable de tout ce qui est.

A la pensée s'associe naturellement le cœur ou la faculté d'aimer.

Le cœur est le principe de l'union et de la communauté entre les hommes. Le cœur seul fait une union durable ; c'est lui qui crée une famille en maintenant dans la vie commune les parents et les enfants ; c'est lui qui fait la société : car, s'il est vrai que les hommes sont réunis par le besoin, ils sont également séparés par le besoin même, et il serait aussi bien un principe de guerre qu'un principe d'union, si les hommes ne s'aimaient naturellement les uns les autres ; enfin, par le cœur. l'homme s'unit à la nature, à l'invisible, à l'idéal, à l'infini même, et il associe sa propre vie à la source éternelle de toute vie et de toute existence.

IV

LA PENSÉE, LE CŒUR, LA VOLONTÉ (*suite*).

Mais si le cœur était seul dans l'homme, il serait à craindre qu'il ne l'entraînât à détruire et à perdre sa propre existence, sa vie individuelle dans la vie d'autrui : ce qui serait un mal ; car la diversité n'est pas moins nécessaire aux choses que l'unité ; c'est à quoi remédie la *volonté*, principe d'individualité, de liberté, de résistance, de lutte, de responsabilité ; principe de l'énergie virile, de la vraie force humaine, non plus cette force des passions, semblable aux forces physiques par sa violence et son aveuglement, mais de la force éclairée, qui se connaît, qui se possède, qui se commande, et dont la plus haute manifestation est la vertu.

Par la vertu, l'homme ne se contente plus de comprendre l'ordre, il le crée ; c'est lui-même qui devient créateur à son tour ; il devient en quelque sorte créateur de lui-même, en subordonnant les principes de son être, et les actions qui en émanent, à une idée antérieurement conçue, l'idée de la perfection et de l'excellence.

Tel est le plus grand bien que l'homme puisse posséder ici-bas, et pour l'acquérir, il n'est pas nécessaire de posséder la ri-